

STUPARICH Giani (1891-1961), *L'île* (Verdier poche 1989, 90 p. trad. Gilbert Bosetti, titre it. *L'isola*, Einaudi 1942)



Giani Stuparich, « écrivain de frontière », est né en 1891 à Trieste, grand port de l'Empire habsbourgeois. Dans *L'Isola*, publiée en 1942, Stuparich explore d'autres frontières : celles qui séparent la vie de la mort, celles qui rendent douloureuse la communication entre un père atteint d'un mal incurable et son fils démuné devant la perte imminente.

Ce court récit autobiographique, à mi-chemin entre nouvelle et roman, nous raconte en effet le dernier voyage d'un père et de son fils vers l'île des origines. Le père et le fils n'ont pas de nom : ils sont *le père* et *le fils* et *le lien* que la proximité de la mort resserre douloureusement. L'île, jamais nommée, est l'île de Lussinpiccolo au large de l'Istrie, l'île où est né le père de l'auteur.

Pour le fils l'île est le lieu de l'enfance, pour le père c'est le lieu de la maturité épanouie, « *cet âge heureux où il suffit de tendre la main pour cueillir les fruits les plus savoureux de l'existence.* » Le cadre, fortement connoté, est pourtant, d'une certaine façon, un lieu atemporel : celui de la lumière, de l'eau, de l'air. Un lieu mythique où la vie et la mort se jouent sous les yeux d'un fils aimant. Un lieu destiné à être perdu – « *le fils vit l'île diminuer, s'évanouir à l'horizon dans la lumière immense de la mer* » - mais un lieu qui retrouve vie par la grâce de l'écriture, élégante et classique. Un très beau livre à lire et à relire.

Louissette CLERC
Juin 2015

Écrivain de frontière, Giani Stuparich est tout autant un écrivain de famille, inspiré par un grand amour des siens. Très touché par le deuil de Carlo, son frère qui se suicida pour éviter d'être arrêté comme déserteur par les Autrichiens, il en témoigne dans *Colloquio con mio fratello* en 1925. Puis en 1931, dans son *Journal de guerre de l'année 15*, au milieu des horreurs et stupidités de la guerre, il évoque son attachement à ce cadet qui l'accompagne et leur amour à tous deux pour leurs proches.

Dans *L'île*, cet autre texte autobiographique de 1942, c'est de la mort annoncée de son père qu'il s'agit. Dans la postface, le traducteur *Gilbert Bosetti* rappelle que ce texte a été, selon son aveu, une délivrance pour le fils endeuillé, hanté pendant dix ans par le cauchemar d'une route bordée d'agaves géants où marchait près de lui, sous un soleil implacable, un squelette.

« *La route était pleine de poésie, trempait, baignait dans la poésie* » se réjouit Stuparich lorsqu'il a pu enfin écrire ce récit des derniers jours de son père. Le lecteur peut certes le suivre, le croire, n'être sensible qu'à tout ce qu'il y a de tendresse pudique, de beauté, dans l'île d'enfance, celle d'un père au corps glorieux, dieu marin dévorant la vie, la révélant à l'adolescent métamorphosé mais il peut aussi retenir l'arrière-plan si prégnant : ce squelette, ce corps détruit par la maladie, un cancer qui envahit l'œsophage et qui étrangle littéralement le père, sous les yeux terrifiés du fils pris dans l'angoisse de ces scènes qui se répètent lors des repas. L'île sous le soleil, devient lieu de torture, loin des secours de la côte, et l'air marin devenu mortifère oppresse le fils qui s'est arraché à l'air vital de sa montagne pour accompagner la défaite de son père.

Oui il y a de beaux moments de partage, de rêve mais la vérité nue doit être tue : « *Un combat joué d'avance. Sans espoir...* » Un beau texte, lumière de la mer sous l'ombre de la mort.

Nicole ZUCCA
Mars 2022